

En réponse à ceux qui l'accusent de plagiat, la romancière camerounaise offre cette fois avec «La petite fille du réverbère» (Ed. Albin

Michel), sa propre histoire, celle d'une héroïne, Princesse de la misère et qui a toujours rêvé de marcher jusqu'aux étoiles.

O nze heures du matin. Vêtue d'une robe de chambre en soie, une cigarette aux lèvres, Calixthe Beyala ouvre la porte de sa belle demeure; elle y a emménagé il y a quelques mois dans une banlieue proche de Paris. Un ensemble de deux maisons avec sous-sols, reliées entre elles par

une pièce centrale et un jardin d'hiver avec un toit ouvrant. C'est meublé comme un plateau de tournage de films : grande cour avec tableaux et masques africains, fauteuil de cuir rouge, grands lampadaires noirs, le visiteur en ce mois d'hiver savoure le confort du chauffage tout en regardant le ciel nu. Les enfants sont à l'école, la gouvernante est absente et Calixthe se réjouit de la présence de "Kadija", la petite chatte qui tourne sans cesse autour d'elle. Dans la pièce principale à l'entrée, une grande bibliothèque soigneusement rangée, une grande photo en noir et blanc de l'écrivain, un bureau noir sur lequel traînent quelques livres et papiers et un ordinateur. « *Voilà, c'est ici que j'écris ! Il paraît que je ne suis pas l'auteur de mes livres. Vous pouvez encore voir, tous mes livres sont sur le disque dur, du premier au dernier* », dit-elle en allumant la machine. Le dernier livre s'appelle "la petite fille du réverbère", il est autobiographique. C'est l'histoire d'une petite Africaine élevée par sa grand-mère dans un quartier pauvre du Cameroun. « *Un livre d'introspection. La polémique sera toujours autour de moi ; Cela m'a permis de revoir mes ori-*

gines, mon chemin. Une interrogation sur la littérature, car un écrivain est un griot qui utilise les signes », confie-t-elle. Des personnages qui vont du bas vers le haut, des gens issus de milieux pauvres, avec une culture traditionnelle et qui essayent de comprendre le monde. Quand on est parti du bas, le regard est sceptique sur tout, malheur ou bonheur, une observation de l'intérieur pour découvrir qu'il y a toujours, au-dessus, quelque chose de plus grand. Entre deux livres, elle s'attelle à son projet de création d'une Maison des peuples d'Afrique en mobilisant ses amis européens et du continent pour collecter l'argent et cesser de bavarder. « *L'argent n'est pas une fin, mais un moyen. Moi même j'en ai pas beaucoup, j'ai plein de dettes, demandez à ma banquière !* », lance-t-elle dans un éclat de rire.

Elle a même réussi à convaincre l'auteur de ces lignes à déboursier 100 francs pour la future maison ! En tant qu'écrivain, Calixthe le reconnaît, elle a eu de la chance, devenant un des rares auteurs africains à vivre exclusivement de sa plume. Elle rechigne à se changer pour la photo : « *Cela dépend d'abord des questions* », dit-elle dans une voix matinale et rauque, ponctuée d'un rire généreux. Calixthe est souvent crue dans ses propos ; elle n'hésite pas à s'en prendre à la presse africaine qui aurait rendu service à ses détracteurs; au machisme de ses frères africains qui la trouvent volontiers allumeuse; une photo la montrant avec un architecte africain lui offrant son briquet pour une cigarette, aurait causé des problèmes injustifiés dans le couple de celui-ci. Depuis son Grand Prix de l'Académie française pour son livre *Les honneurs perdus*, elle

est au centre d'une polémique déclenchée par le magazine "Lire" qui, sous la plume de son directeur de rédaction, Pierre Assouline, l'accuse d'avoir "plagié" plusieurs écrivains parmi lesquels des Africains. Calixthe manie la dérision; elle a fait de l'anagramme du nom de son détracteur un personna-

ge de son dernier roman, *Riene Poussalire*, avant de traduire tout de même le journal en justice pour injure raciale. Elle s'est confiée à *Africa International*.

● **Africa International : Vous venez d'intenter un procès à un journal français pour injure raciale ?**

C.B. : C'est une histoire qui, pour moi a beaucoup d'importance. Il y a des limites à ne pas dépasser, quand on utilise l'injure à connotation raciale pour dévaloriser un auteur, je pense qu'une loi devrait punir cela.

● **Concrètement de quoi s'agit-il ?**

C.B. : D'un article, anonyme au départ, paru dans le magazine français "Lire", et qui disait : « *Calixthe Beyala est une femme dangereuse ; par ses contorsions, elle excite les plus bas instincts sexuels, elle joue sciemment à la*



repandre le procès qu'elle a dû intenter à